

*Ntyugwetondo Rarwiri*

# ELONGA

*Roman*



SILEXE  
éditions

NTYUGWETONDO RAWIRI

93  
4-42

# ELONGA

ELONGA

*Roman*

16° 42

In Louvre - 75000 Paris

50366

SIÈVE  
éditions

FLORIDA

Ms. B. 1. 1  
2022

01-07-1986-04514

83  
41-42

NTYUGWETONDO RAWIRI

*A mon père, Georges Rawiri,  
en témoignage de l'amour profond  
que je lui porte :*

*A mon frère, Léonard Akensanga,  
en témoignage d'affection et d'encouragement  
pour la réalisation de ce livre :*

# ELONGA

*Roman*

*et Philippe Djeno,  
Philippe Mary, Charles Mensah,  
et Marie-Joséphine Avila  
qui ont cru à l'aboutissement  
de ce modeste ouvrage.*

*Je dédie ce livre.*



56 bis, rue du Louvre — 75002 PARIS

SILEX  
editions

DI - 07-03-1986 - 04214

NYUGWETONDO RAWIKI

# ELONGA

Roman



SILEX  
éditions

© Éditions Silex - 1986

## PROLOGUE

### BERNARDINO

*A mon père, Georges Rawiri,  
en témoignage de l'amour profond  
que je lui porte ;*

*A mon frère, Léonard Akendengue,  
qui fut le premier à m'encourager  
et qui m'a apporté  
un inestimable concours  
pour la réalisation de ce livre ;*

*A mes amis,  
Michelle et Philippe Djenno,  
Philippe Mory, Charles Mensah,  
et Marie-Joséphine Ayila  
qui ont cru à l'aboutissement  
de ce modeste ouvrage.*

*Je dédie ce livre.*

A mon père, Georges Ravin,  
en témoignage de l'amour profond  
que je lui porte ;

A mon frère, Léonard Armand,  
qui fut le premier à m'encourager  
et qui m'a apporté  
un inestimable concours  
pour la réalisation de ce livre ;

A mes amis,  
Michelle et Philippe Danno,  
Philippe Mary, Charles Merson,  
et Marie-Joséphine Ayla  
qui ont été à l'aboutissement  
de ce modeste ouvrage.

Je dédie ce livre.



## PROLOGUE

### BERNARDO

*« Pardonne-moi, fils. Maintenant que je sais que je vais mourir... que je meurs, je regrette amèrement de ne pas t'avoir aimé comme j'aurais dû... de cet amour paternel que réclame tout enfant. Oui, mon cœur est trop sec et je mérite le châtement que Dieu m'inflige en ce moment... Et pourtant, toi, tu m'aimais ! »*

*Les paroles heurtées, hachées, se pressaient dans le souffle haletant qui s'exhalait avec peine de sa poitrine meurtrie, rongée par le cancer. Des gouttes de sueur brillaient sur son front creusé de rides qui marquaient les années d'une longue existence et les effets de la maladie qui l'avait terrassé trois mois auparavant et que d'éminents médecins n'étaient pas arrivés à guérir. « Votre père est perdu. Nous ne pouvons plus rien pour lui. L'issue fatale est une question de jours », avait déclaré le médecin à Igowo après l'avoir entraîné dans son cabinet.*

*Bernardo, sentant sa mort toute proche, avait demandé à quitter l'hôpital pour aller s'éteindre dans un cadre familial, chez lui, dans sa maison située à quelques kilomètres de la ville. Il voulait fuir cet hôpital « maudit ».*

*L'air pur de la campagne redonna des couleurs à son visage. Les répugnantes plaies qui lui couvraient les bras, la poitrine et les jambes séchèrent. Il se sentit mieux ; mais ce semblant de rétablissement ne dura guère. C'est ainsi que son fils assistait impuissant à l'inéluctable fin. Pourtant, une sorte de miracle venait de se produire. Le vieil homme, devenu aphone, parlait après être resté une semaine dans le coma.*

*« Non, non, père, ne te tourmente pas. Nous avons été très heureux tous les deux. Et c'est ça qui compte. » Igowo voulait prononcer d'autres mots — des mots qui auraient peut-être aidé son père à sortir vainqueur de son combat contre la mort — mais il jugea plus sage de se taire. La*



mort avait pénétré dans la grande maison. La mort qui, lorsqu'elle vient vers vous, fait couler de votre bouche un flot de paroles.

Igowo ne trouva rien d'autre à faire que de poser ses mains sur celles de son père et, de temps en temps, il massait de ses doigts le front du vieil homme avec l'obstination d'une esthéticienne déterminée à supprimer les rides d'une femme entre deux âges.

Bernardo voulut relever la tête qui retomba sur l'oreiller, lequel dégageait une odeur de cancrelats écrasés. Les draps étaient trempés par les larmes du désespoir et l'abondante transpiration du moribond. Les douleurs de poitrine redoublèrent. Bernardo poussait des cris plaintifs que lui arrachait une terrible toux qui lui secouait tout le corps. Alors, il expectora à grand-peine de longues traînées gluantes rouges qui coulèrent lentement dans le bocal que lui tendait son fils. Les quintes de toux se répétèrent à des intervalles de plus en plus rapprochés, puis elles cessèrent enfin. Bernardo ferma ses yeux creusés enfoncés sous de puissantes arcades sourcilières proéminentes. Prenant bien garde de ne pas troubler son repos, Igowo retira doucement sa main droite qui serrait avec compassion celle de son père. Il alla à la fenêtre qui donnait sur les champs. Au loin, de vastes terrains de labour s'étendaient paisibles sous un ciel d'azur éclatant. Deux énormes moissonneuses abandonnées à chaque bout de l'immense domaine semblaient deux gigantesques gardiens en armes veillant pour écarter les intrus. Les rayons rouges du soleil couchant n'en finissaient pas d'éclairer une dernière fois la terre comme s'ils ne cédaient qu'à regret la place à la lune et aux étoiles. A l'horizon s'ouvrait une gueule où pénétraient, par groupes de cinq à dix, des hirondelles saoulées de soleil.

Devant cette glorieuse fête de la nature, Igowo en oubliait sa peine. Le léger coup de fouet du vent du soir le ramena brusquement à la réalité. Il se retourna vivement vers le lit. Son père était-il mort ? Igowo s'approcha du lit et constata que le malade respirait encore. Il demeura debout un moment, se baissa pour relever le pan d'une des couvertures qui traînaient sur le sol, puis s'assit avec précaution sur l'unique fauteuil de la chambre. Un fauteuil qu'Igowo avait toujours vu là. Lorsqu'il était enfant, il s'amusait à monter dessus, ce qui provo-

quait une réprimande immédiate de son père. Les deux bras recouverts d'un tissu de couleur douteuse étaient joints au dossier par de gros clous qui s'alignaient jusqu'à la partie supérieure. Assis sur ce fauteuil, de l'autre côté du lit et face à la fenêtre, il pouvait veiller sur son père sans avoir à lever la tête ou à se déplacer. Il regardait rêveusement la pièce familière. A sa gauche, se trouvait un placard de bois noir que la femme de ménage astiquait quotidiennement avant l'alitement du maître de maison. Entre la fenêtre et le lit, une vieille table du même bois se tenait de guingois sur trois pieds. Le quatrième, sans doute moins résistant, ou pour quelque obscure raison, s'était usé à la partie inférieure qui touchait le sol. Un napperon bon marché y était étalé sur lequel trônait une énorme bible. Plongés dans la demi-obscurité, les meubles, comme affectés par l'atmosphère funèbre qui régnait dans la pièce, semblaient plus immobiles que d'ordinaire. Ils devenaient irréels. On aurait dit qu'ils s'apprêtaient à s'évanouir dans la nuit. Un silence lugubre pesait sur toute la chambre. Dehors, le vent s'était calmé. Les oiseaux avaient cessé de gazouiller. Igowo se leva pour donner de la lumière. Tout sembla reprendre vie. Une respiration haletante soulevait et abaissait le tas de couvertures sur la poitrine de Bernardo. Celui-ci remua les lèvres d'une façon imperceptible qui n'attira pas d'abord l'attention d'Igowo. Ce n'est que lorsqu'il se fut levé qu'il les vit bouger. Les sons n'étaient pas très audibles. Cependant, Igowo qui voulait boire les dernières paroles prononcées par le mourant colla son oreille contre la bouche de son père. Bernardo parlait. Il prononçait des phrases qu'Igowo n'oublierait jamais. « Tu es indulgent et bon fils... mais vois-tu, j'ai été ignoble à ton égard. Tu étais mon unique enfant. Rien ne m'empêchait de t'aimer comme j'aurais dû le faire. Je suis coupable. Je n'ai jamais apprécié les efforts que tu faisais. Je ne te félicitais jamais. Tes études marchaient très bien et ta conduite était irréprochable. Un autre père à ma place se serait senti comblé. Moi non... Oui, fils, je peux te le dire maintenant : tu m'as appris à aimer par la pureté de tes sentiments. Mais il était trop tard pour que je change. »

Igowo fronçait ses sourcils de douleur. Il prit un air éploré pour calmer son père. Il secouait la tête en signe

de dénégation. Le vieil homme reprit son monologue monotone malgré la lassitude qui le gagnait.

« J'ai voulu ignorer ton amour filial. Je restais le plus longtemps possible dans ma pâtisserie. Je prolongeais indéfiniment mes soirées dans la boulangerie aux odeurs d'œufs, de caramel, de beurre et de brûlé. C'était là, je le reconnais, un moyen d'échapper aux problèmes de conscience que tu me posais chaque fois que ton regard serein et scrutateur s'arrêtait sur moi. Aujourd'hui, je maudis la cuisine de cette pâtisserie qui dressa une terrible barrière entre nous. Je donnerais tout ce que je possède pour recommencer ma vie avec toi et pour effacer mon indignité de père. Lorsque tu étais enfant, le désir me prenait parfois de te prendre dans mes bras, mais un orgueil stupide me retenait chaque fois. Pourquoi ai-je eu honte de mes élans d'amour ? Est-ce parce que vous avez été, ta mère et toi, la cause de mon départ précipité du Ntsém-polo ?... »

Igowo écoutait sans bouger ce surprenant monologue dont il attribuait l'étrangeté à l'agonie. Il cherchait dans sa tête une réponse adéquate. Mais il avait peur d'élever la voix et ne voulait pas montrer à son père qu'il pleurait. Ces révélations sur le comportement de son père le torturaient au plus profond de lui-même. Dès cet instant, toute haine disparut de son cœur. Au contraire, il fut rempli de compassion. Bernardo poursuivait ses propos que le jeune homme commençait à trouver déconcertants et qui produisaient en lui une gêne.

« C'est peut-être parce que je ne pouvais percevoir tes interrogations silencieuses qui, cependant, n'ont cessé de m'obséder. Mais, désormais, tout va être différent, n'est-ce pas mon fils ? Alors, accepte mes excuses... Embrasse ton père. »

Cet aveu suppliant fit frissonner Igowo qui, cette fois, ne put retenir ses larmes. Il les laissa couler. Le malade se retournait sur le lit. Il réclama un peu d'air. Igowo ouvrit la fenêtre. Un vent frais souffla dans la chambre, mais Bernardo s'agitait de plus belle. La mort arrivait à grands pas. Igowo la voyait. Son père, lui, l'avait déjà vue lorsqu'il était à l'hôpital. Le jeune homme cherchait des mots, ces mots tendres que les demi-morts, les agonisants, aiment entendre. Mais les mots ne venaient pas. Il faut les trouver, ces mots, se dit Igowo qui serrait la main de son

père. La pression hésitante puis franche qu'il sentit en réponse à ce contact lui arrachèrent enfin spontanément les paroles dont son père avait besoin : « Comment pourrais-je t'en vouloir ? Ne m'as-tu pas assuré une vie aisée ? N'ai-je pas eu pour mon éducation de bons professeurs ? N'avais-je pas une nurse à ma disposition ? N'ai-je pas fréquenté les meilleurs collèges privés, ceux dont la renommée dépasse les frontières régionales ? Contrairement à ce que tu crois, papa, je te suis reconnaissant. Je te remercie infiniment. » Il se tut, sa main toujours dans celle de son père. Il s'efforçait d'oublier l'absence d'affection dont il avait souffert pendant vingt-quatre ans. Tout cela ne comptait plus. Son seul désir était de voir son père rétabli. Igowo songea à un miracle, l'appela de toute son âme. Papa Bernardo était l'unique personne qui lui restait au monde. Il ne pouvait compter sur ses parents maternels dont son père lui parlait très rarement.

Une voix faible, plus résignée, le fit soudain sursauter : « Mon fils, je veux que tu ailles vivre au Ntsémpolo. L'adresse de ton oncle Mboumba est dans le tiroir de mon bureau. Retrouve-le et aide-le. Car je doute fort qu'il ait amélioré sa situation. En arrivant à Elonga, prends une chambre à l'hôtel jusqu'à ce que tu trouves un emploi et une maison bien à toi. Sois prudent dans tes rapports avec tout le monde, y compris ton oncle. L'Afrique est belle et enivrante ; mais elle cache de nombreux mystères que tu découvriras très vite. »

Le fils écoutait ses dernières recommandations avec avidité, bien qu'il ne saisît pas clairement le contenu réel de la dernière phrase. Les lèvres du vieil homme se refermèrent. La mort était, elle, définitivement entrée dans la demeure de Bernardo. Igowo en eut le sentiment. Précipitamment, il appliqua l'oreille contre la poitrine de son père. Le cœur ne battait plus. Incrédule, il releva les couvertures, cherchant désespérément le moindre signe de vie. Rien ne vint le détromper. Bernardo fixait, sans ciller, ses yeux au plafond. La mort était bien là. « Non, ce n'est pas possible ! » hurla Igowo. « Tu ne peux mourir ainsi. Tout à l'heure tu parlais encore. Tu ne peux pas être parti comme ça ! »

Le corps restait inerte. Un courant d'air froid ouvrit brutalement la fenêtre. Il introduisait avec lui le spectre de la mort dans la maison jadis chaude et vivante. Jamais

plus Bernardo n'habiterait sa demeure. Jamais plus il ne rentrerait à vingt-trois heures sur la pointe des pieds, après un travail épuisant dans sa boulangerie. Le robinet de la salle de bain ne coulerait plus à vingt-trois heures cinq. Il ne l'entendrait plus chantonner tous les matins en prenant sa douche. Sa place à table serait désormais vide. L'horreur de ces évidences poignarda le cœur d'Igowo. Paralysé par la stupeur, il s'accrocha un moment au bord du lit. Son esprit voguait dans un monde irréel, impalpable, indéfinissable. Les meubles s'étaient figés comme s'ils voulaient respecter l'entrée de la mort et lui rendre un hommage déférent et apeuré. Rassemblant son courage, Igowo se leva avec précaution, évitant de bouger le lit et de heurter la table de chevet. Finalement debout, il demeura un long moment immobile, puis, secouant sa léthargie, il ferma les yeux du mort et se dirigea avec des mouvements de jouet électrique vers le téléphone. Il composa le numéro du médecin de la famille, le mit au courant de la triste nouvelle, raccrocha et attendit son arrivée, assis sur le divan. Le vieux docteur arriva à onze heures avec sa trousse qui ne le quittait jamais.

Un mois s'était écoulé depuis la disparition de Bernardo et son enterrement au grand cimetière de Barcelone. Igowo ne se souvenait plus très bien des événements qui suivirent son appel téléphonique. Tout cela ressemblait à un cauchemar : la mise en bière du corps, le va-et-vient des parents et des relations avertis par le notaire, ami du défunt, les longues présentations de condoléances accompagnées de poignées de mains... Il avait été envahi par un vide immense.

Tous ses camarades d'université vinrent le voir régulièrement durant les deux semaines qui suivirent la mort de son père, puis leurs visites se firent plus rares. Seul son meilleur ami continua à sonner à sa porte, l'obligeant souvent à secouer son apathie. Il y réussit d'ailleurs. Peu à peu, Igowo sortait de son mutisme. A ses longues soirées de lecture solitaire succédèrent de longues conversations animées et des promenades interminables sur les routes sombres de la campagne. Un jour, son ami l'interrogea sur ses projets.

— J'ai décidé d'aller enseigner à Elonga pour respecter la volonté de mon père et pour répondre aussi à

un vœu que je me suis fait dès mon plus jeune âge. Je vais vendre la boulangerie ainsi que ce domaine. Je partirai en août prochain.

Alberto le regarda, ahuri.

— Ce n'est pas possible ! Comment peux-tu envisager de vivre dans un pays dont tu ignores les mœurs ? Et tu ne connais même pas ta prétendue famille ! Non, ce n'est pas sérieux, Igowo. Tu sais très bien que ta place est auprès de nous. Avec tes diplômes d'espagnol et d'anglais, tu peux travailler ici.

— C'est gentil de ta part de me donner ces conseils. Je te remercie, mais ma décision est prise. De toute façon, Barcelone ne m'a jamais plu. J'y ai vécu parce que c'est là que mon père habitait. Maintenant qu'il n'est plus là, je n'ai plus envie d'y rester. Je t'assure qu'en ce qui me concerne, je ne vois pas de différence entre l'Espagne et le Ntsémpolo. C'est vrai que j'ai grandi ici et que je suis formé à l'image des habitants de ce pays. Mais il est naturel que je me sente aussi attiré par mes origines maternelles. Quant à ta remarque sur le fait que je ne connaisse personne là-bas, laisse-moi te dire que tu m'étonnes. On ne se rend pas dans un pays uniquement parce qu'on y a des amis. Même si la période d'adaptation s'avère difficile, ce qui est vraisemblable, je ne reviendrai pas ici.

— Je vois que ta décision est irrévocable et que ce n'est pas moi qui te ferai changer d'avis. Je suis tout de même surpris d'apprendre aujourd'hui que tu n'aimes pas ce pays. Permits-moi de te dire que tu prends un gros risque en allant vivre parmi les Africains. N'oublie pas que tout vous sépare : l'éducation, le niveau de vie...

— C'est un risque à prendre. Je ne crois pas que je vivrai sous la dépendance de ma famille africaine.

— Bon. J'ai compris. Alors quand comptes-tu partir ?

— Je te l'ai déjà dit. je m'en irai dès que j'aurai vendu tous les biens de mon père. Il faut que je sois au Ntsémpolo avant septembre pour solliciter à temps un poste dans l'une des écoles supérieures d'Elonga. Espérons que je ne regretterai rien... Enfin, l'avenir nous le dira.

Alberto poussa un soupir qui marquait son impuissance. Il ne trouvait plus d'arguments pour convaincre son ami. Jusqu'à ce jour, ils avaient vécu comme des frères. Ils étaient liés depuis l'école primaire, avaient fréquenté les mêmes collèges privés, la même université.

Lorsque l'un des deux manquait les cours, l'autre lui apportait ses notes le soir même. Leurs parents les envoyaient passer les vacances ensemble. Lorsqu'ils furent devenus grands, ils choisirent eux-même les lieux qu'ils allaient visiter en Espagne. Ils étaient liés par un tel attachement que lorsqu'Igowo se bagarrait avec un camarade, Alberto accourait à son secours. Les rixes étaient fréquentes. Les parents les ayant vu arriver un jour à la maison la chemise tachée de sang, limitèrent leurs sorties. Mais cela ne changea pas grand-chose. Une fois, alors qu'ils avaient dix et douze ans, ils restèrent introuvables jusqu'à vingt-trois heures. La mère d'Alberto alla chercher Bernardo et tous deux partirent à leur recherche dans le faubourg nord de Barcelone. Grâce aux aboiements du chien d'Alberto, ils parvinrent à une cabane inhabitée et fermée de l'extérieur. Libertad grattait la porte avec rage. Le sang giclait de ses griffes et coulait le long de ses pattes fines. Lorsque l'animal reconnut sa maîtresse, il courut à leur rencontre, aboyant et gémissant de plus en plus fort. Il les guida à la prison de ses petits maîtres.

Alberto ressassait tous ses souvenirs dans sa tête. Il ne voulait pas croire à cette séparation d'avec son meilleur ami. Mais que pouvait-il faire ? Igowo n'était-il pas inexorablement attiré par sa destinée ?

## Première partie

### ZIZA



Lorsque l'un des deux manquait les cours, l'autre lui apportait ses notes le soir même. Leurs parents les voyaient passer les vacances ensemble. Lorsqu'ils furent devenus grands, ils choisirent ensemble les lieux qu'ils allaient visiter en Espagne. Ils étaient très proches et attachement que lorsqu'Igowo se bagarrait avec son camarade, Alberto accourait à son secours. Les rires étaient fréquentes. Les parents les ayant vu arriver un jour à la maison la chemise tachée de sang, limitèrent leurs sorties. Mais cela ne changea pas grand-chose. Une fois, alors qu'ils avaient dix et douze ans, ils restèrent introuvables jusqu'à vingt-trois heures. La mère d'Alberto alla chercher Bernardo et tous deux partirent à leur recherche dans le faubourg nord de Barcelone. Grâce aux aboiements du chien d'Alberto, ils parvinrent à une cabane inhabitée et fermée de l'extérieur. Libertad grattait la porte avec rage. Le son **TECHNIC** voulait le long de ses pattes fines. Lorsque l'animal reconnut sa maîtresse, il courut à leur rencontre, aboyant et pémissant de plus en plus fort. Il les guida à la prison de ses petits maîtres.

## ANIX

Alberto restait sous ses souvenirs dans sa tête. Il ne voulait pas croire à cette séparation d'avec son meilleur ami. Mais que pouvait-il faire ? Igowo n'était-il pas incroyablement attiré par sa destinée ?

L'Afrique l'avait happé dès qu'il eut mis le pied sur la passerelle pour descendre de l'avion : une étrange et lourde chaleur moite et une odeur, à la fois subtile et entêtante, l'enveloppaient, le pénétraient. Igowo avait le sentiment que son corps s'abandonnait à la caresse multiforme d'innombrables mains de coton impalpables. Il se dit que c'est ainsi que, avant sa naissance, l'enfant doit se sentir dans le sein de sa mère. C'était la fin du jour et la rapidité silencieuse de la chute de la nuit le surprit et fit naître en lui une légère angoisse.

Maintenant, à travers les vitres du taxi qui l'amenait à l'hôtel, Igowo regardait avidement dans la nuit tout ce qu'il pouvait voir d'Elonga. La route bordée de cocotiers et d'arbres feuillus qu'il ne pouvait identifier s'enfonçait maintenant au cœur de la ville. Des deux côtés du boulevard qui relie l'aéroport à la gare, des villas isolées, enfouies dans une verdure luxuriante ponctuée de hauts arbres au feuillage épais, défilaient sous son regard ébloui. Il aurait voulu connaître toutes ces essences mystérieuses qui chantaient un puissant hymne à la vie végétale. Sur les versants des deux collines qui s'élevaient de part et d'autre de la grand-route, se dressaient d'autres constructions, plus somptueuses à droite, plus modestes à gauche. Même les lumières des lampadaires étaient différentes : plus éclatantes du côté somptueux, plus ternes et plus avares de l'autre. De nombreuses rues grimpaient jusqu'au sommet pour redescendre ensuite sur les versants invisibles. Les couleurs variées des automobiles jouant avec les éclairages multicolores donnaient à l'ensemble un aspect féérique. Les passants qui rentraient chez eux ou qui flânaient se faufilaient entre les camions, les charrettes et les bicyclettes, sans se presser, en toute tranquillité. Les conducteurs devaient rouler avec beaucoup de vigilance et une grande prudence s'ils ne voulaient pas avoir sur la conscience la mort d'un homme ou d'une femme, assurés de leur bon droit en circulant au milieu de la chaussée. Cette animation nocturne n'est pas pour

surprendre quand on sait qu'Elonga compte trois millions d'habitants et que travailleurs et employés quittent tous le bureau ou l'atelier à dix-huit heures trente. Tous ceux qui n'ont pas de voiture préfèrent rentrer chez eux à pied parce qu'il n'y a guère de transports en commun. Par ailleurs, ils évitent de prendre un taxi qui leur ferait faire le tour de la ville avant de les déposer devant leur maison. C'est qu'ici, les chauffeurs de taxi ne sont pas tenus de charger un seul client à la fois ; comme le tarif est très bas et le même quelle que soit la distance, tous ces « taximen » trouvent leur compte à prendre plusieurs personnes qui se rendent aux destinations les plus variées. Igowo, pris par la beauté des éclairages qui, la nuit, illuminent Elonga, ne se rendit pas compte que le taxi s'était arrêté devant l'hôtel.

— Vous êtes arrivé, Monsieur, annonça le chauffeur.

— Oh ! excusez-moi, je suis émerveillé en voyant une ville aussi gaie, aussi vivante. Je ne m'attendais pas du tout à cela.

— C'est votre première visite ?

— En réalité, ce n'est pas une visite puisque je compte vivre dans ce pays et je dois vous dire que ma première impression est très bonne. Je suis sûr que je me plairai ici.

— Avez-vous de la famille ici ? Enfin... comme vous êtes « café au lait »...

— Oui, mon oncle habite quelque part dans cette grande ville et j'espère le rencontrer très vite.

— Permettez-moi de vous féliciter, reprit le chauffeur de taxi. Je ne suis pas sûr que beaucoup de gens de votre couleur auraient choisi délibérément de vivre dans un pays encore sous-développé comme le nôtre alors que d'où vous venez, on me l'a appris, la vie est plus facile, les hommes plus instruits. Eh ! oui, nos jeunes rêvent tous de visiter un jour le pays des Blancs. Peut-être qu'ils n'ont pas tout à fait tort. Ici, les gens sont très, très jaloux. Vous voyez ce jouet d'enfant que le vieux que je suis a accroché à son rétroviseur ?

Igowo avait remarqué cette poupée en montant dans la voiture à l'aéroport. Il s'était demandé pourquoi le chauffeur l'avait suspendue au rétroviseur. Il ne pouvait s'agir là, croyait-il, que d'un cadeau d'un de ses petits-enfants. Mais voilà que le chauffeur du taxi allait lui expliquer la présence de cet objet qui l'intriguait.

— Monsieur, reprit le chauffeur, sachez que cette poupée n'est pas là pour amuser l'œil, mais pour me protéger contre les entreprises de sorcellerie de mes frères, les Ntsémpolonais. Lorsque vous allez parcourir la ville, vous remarquerez que beaucoup de voitures sont munies de ce genre de protection. Certaines personnes font laver leur véhicule par un féticheur pour chasser les mauvais esprits placés en général sur le volant et qui sont à l'origine d'accidents inexplicables. Depuis que j'ai mis là cette protection, je n'ai plus d'accidents.

Il cessa de parler et regarda le jeune homme avec une grande intensité.

— Je vois que vous ne me saisissez pas clairement. Ce n'est pas de votre faute. Ces choses là n'existent pas dans le pays des Blancs. Dans ces contrées lointaines, les gens se battent au grand jour, loyalement et à armes égales. Ici, on vous tire dans le dos, la nuit comme le jour. Si vous êtes assez fort, vous vous en relevez. Sinon, vous tombez et, dans le pire des cas, vous êtes un homme mort. Oh ! le pays est beau comme vous l'avez déjà constaté. Et il est encore plus beau dans les provinces restées à l'état sauvage comme ils disent. Mais tenez-vous sur vos gardes. Méfiez-vous de vos relations et même de votre propre famille. S'ils ne vous aiment pas, ils vous abat-trent.

Ayant jeté un coup d'œil à sa montre, le chauffeur ouvrit brusquement la portière.

— Vous devez être épuisé et moi qui vous retiens avec mes bavardages ! Mais il ne s'agit pas de bavardages, de paroles en l'air. Ici, tout ce je viens de vous dire est exact. Suivez mes conseils et vous pourrez goûter aux joies qu'offre notre magnifique pays.

Le chauffeur était un homme de haute taille, d'une soixantaine d'années et d'une maigreur squelettique. Sa stature et son visage rude et tourmenté qui portait une expression de noblesse imposaient le respect. « Cet homme a dû souffrir dans sa vie, se dit Igowo. Je ne devrais pas négliger ses avertissements. » Il le suivit du regard lorsqu'il déposa ses quatre valises dans la salle d'attente de l'hôtel.

Tout à coup, il mesura avec effroi la portée de cet avertissement. Il se souvint de celui que son père lui avait adressé quelques minutes avant sa mort et qu'il n'avait

pas compris sur le moment. Pourquoi ce dernier avait-il attendu l'ultime moment pour lui faire ces révélations ? Pourquoi lui avait-il demandé de partir s'il avait conscience du danger qui le menaçait ? De toute façon, se dit-il pour l'excuser, je serais venu même s'il ne me l'avait pas conseillé. Que me réserve ce pays, se demanda Igowo, pourquoi ces propos si étranges sur Ntsémpolo ? Il se rendit compte que, pour la première fois, il avait peur d'avoir peur. Il monta dans sa chambre et prit une douche. L'esprit toujours préoccupé, il s'allongea exténué sur le lit. L'immense joie qui, en Espagne, a présidé aux préparatifs de son voyage est évanouie et il se demande maintenant avec anxiété pourquoi il a pris cette décision insensée. Il ne se rendait pas compte qu'une force irrésistible l'attirait vers la terre de sa mère. Il essaya de se raisonner : la jalousie existe partout, se dit-il, et ce chauffeur de taxi se trompe s'il croit que les Blancs luttent loyalement les uns contre les autres. Ils se portent des coups aussi bien par devant que par derrière. Oui. Mais peut-être que les mots du vieil homme renferment un sens caché. Igowo faisait de grands efforts pour l'appréhender. Quelle est donc cette signification ? Comme il ne trouve pas de réponse, il s'endort dans l'attente impatiente de l'arrivée du jour.

Réveillé par le soleil qui darde ses rayons à travers les rideaux de la fenêtre, Igowo saute du lit, ouvre les rideaux et se précipite sur le balcon pour voir à la lumière du jour cette ville dont il ne connaît en fait que le fantôme nocturne. Le ciel est d'un bleu clair éclatant et les arbres géants au loin paraissent flirter avec les nuages. Leurs branches se balancent au rythme d'un vent léger. Les toits des maisons perchées sur les collines jumelles lui renvoient les reflets d'un soleil aveuglant. Il est forcé de détourner son regard sur les rues de la ville. Elles lui semblent plus étroites qu'il ne l'imaginait la veille et présentent un aspect triste et déprimant avec leurs rares piétons désœuvrés qui entrent et sortent des boutiques et s'arrêtent parfois pour converser avec quelqu'un qu'ils connaissent. Cette ville ne vivrait-elle vraiment que la nuit ?

Igowo voudrait s'asseoir sur le balcon mais sa peau n'est pas habituée à l'agressivité du soleil qui le brûle. Aussi rentre-t-il pour réfléchir.

Son premier réveil en terre africaine a fait disparaître son inquiétude initiale. Comment pouvait-il en être autrement ! Le meilleur remède à l'angoisse n'est-il pas l'abandon aux joies que procure la nature, c'est-à-dire le ciel, le soleil et la végétation, surtout lorsque cette dernière, par sa luxuriance, sa puissance triomphante s'empare de tout votre être jusqu'en son tréfonds. « Je suis en Afrique, se répète Igowo. Dans cette Afrique ancestrale que je ne connaissais — et si peu ! — qu'à travers de vieux livres d'histoire, des revues et des films documentaires. » La réalité présente qu'il vit ruine en un instant les vagues et insuffisantes connaissances qu'il a accumulées avec beaucoup de bonne volonté pourtant. L'Afrique, c'est d'abord ce soleil cuisant, mais dont la chaleur excessive ne va pas sans réconfort. C'est aussi l'Afrique de ces hommes qui vous accueillent le sourire aux lèvres. Non, ce n'est pas l'Afrique des livres. D'ailleurs, Igowo s'était toujours méfié des livres ainsi que des documentaires télévisés.

« Me voici enfin chez moi. A nous deux, terre de ma mère ! » s'écrie Igowo à haute voix en une sorte de défi aux avertissements de son père et du chauffeur de taxi et comme pour conjurer sa peur. « Mettons-nous à l'œuvre », se dit-il.

Somme toute, l'image que lui présente l'Afrique ne l'a pas déçu. Loin de là. Igowo, heureux, prend rapidement sa douche, met un tricot blanc sur un jean de même couleur, prend l'adresse de son oncle et sort en claquant la porte derrière lui. Il monte dans un taxi en stationnement devant l'hôtel, donne l'adresse au chauffeur qui démarre en trombe. Le taxi s'engage sur le boulevard dans la direction opposée à celle de l'aéroport, bifurque à droite et débouche sur un petit marché. Après sa déconvenue du petit matin, Igowo est émerveillé par l'animation intense de ce centre commercial. Ainsi donc, Elonga est bien vivante. Et quelle vie ! Il demande au chauffeur de s'arrêter car il veut visiter ce petit marché. C'est une invraisemblable juxtaposition de petites et de grandes boutiques d'où s'élève une musique assourdissante et variée qu'Igowo entendait déjà dans le taxi qui le transportait. Les commerçants, torsés nus, des étrangers aussi bien que des Ntsémpolonais, assis à leur comptoir, vantent leurs marchandises d'une voix puissante. Certains vont même racoler les clients dans la rue, tenant à la main, qui un transistor de marque japonaise, qui une paire de chaussures italiennes. Les passants écoutent distraitemment ces petits hommes d'affaires énumérer avec un superbe aplomb les qualités de leurs articles, des articles « uniques » au monde, proclament-ils. Certains ne s'arrêtent pas. D'autres s'attardent un moment, tournent et retournent un objet entre leurs mains et l'achètent. Igowo, étourdi par le bruit, le grouillement, les couleurs, les odeurs, ne peut cacher sa stupéfaction devant le caractère hétéroclite des marchandises proposées : près de la porte d'entrée, sur les étagères, des ustensiles de cuisine

jaunes de poussière, par terre, des bouteilles de bière, les unes vides, d'autres pleines. De frustes fauteuils de bois sur lesquels sont posés des tas de couvertures et de nattes poussiéreuses empilées les unes sur les autres. Un spectacle qui n'attire guère Igowo. Il abrège sa visite du petit marché et remonte dans le taxi. Celui-ci prend un chemin qui descend puis remonte très loin pour déboucher sur une colline. Igowo voit des maisons en planches groupées comme les baraquements d'un camp militaire. Elles sont toutes rigoureusement identiques. Une clôture en bambou délimite chaque propriété. Igowo se retourne pour comparer les deux versants de la colline : celui de droite qu'il vient de quitter est bien entretenu. Il distingue de grands bâtiments imposants : immeubles abritant des banques, des compagnies d'assurances. Ces constructions altières contrastent fort avec le reste. On dirait que cette zone a été récemment détruite et reconstruite. De loin, il voit nettement, devant l'entrée de chaque villa, deux lampadaires électriques de style anglais, équipés de globes aux formes variées.

La voiture a maintenant atteint le sommet de la colline. Elle s'arrête devant un gigantesque bâtiment blanc coiffé de tôles rouges dont les murs sont couverts de ciment jusqu'aux trois quarts de leur hauteur. C'est le plus grand marché d'Elonga. En un flot continu, une foule bigarrée traverse la rue, chargée de paniers. Igowo demande à le visiter comme il l'a fait pour le premier. Le chauffeur range sa voiture sur l'accotement, juste où sont assis quelques vendeurs de maïs et d'arachides. Le jeune homme demande à une marchande pourquoi les commerçants ont si peu de place pour étaler leurs marchandises. « C'est que le marché ne peut contenir tout le monde, répond-elle. Et la municipalité autorise tous ceux qui n'ont pas de place à l'intérieur à s'installer à l'extérieur du bâtiment en attendant que l'on construise un marché plus grand. » Des camions de livraison, des taxis et des voitures de clients, bloqués par un accident, attendent que la voie soit dégagée pour poursuivre leur route. Cet embouteillage est curieusement paisible. Les conducteurs, descendus, attendent patiemment. La foule est extraordinairement dense et hétéroclite. Toutes les conditions sociales s'y côtoient. Des femmes, une cuvette sur la tête et des mioches accrochés à leur jupe, s'y fraient un chemin en



bousculant ceux qui se trouvent sur leur passage et en se heurtant aux automobiles arrêtées. Igowo pénètre dans l'enceinte du bâtiment, sorte de hall divisé en différents compartiments selon la nature des marchandises vendues. Ici s'étalent des lots de tissus « made in Ntsémpolo ». Plus loin ce sont des produits de beauté. Tout au fond, des casseroles, depuis la marmite de terre cuite jusqu'à la casserole de faïence. A l'opposé, tout à fait à droite, on vend du riz, des huiles de toutes sortes, des épices, des légumes et des pâtes servant à préparer toutes sortes de sauces. Il y a aussi, bien sûr, ces nourritures populaires appréciées que sont le poisson salé, les graines de maïs et de concombre..., tout ce qui entre dans la composition d'un mets africain. Les étagères centrales sont bourrées de poissons frais et de viande. Les fruits, les bananes et le manioc en tubercules occupent le plus petit compartiment. Mais visiblement, il y a pléthore de commerçants et de ce fait, certains produits sont exposés à même le sol. Soudain, on entend des vociférations. C'est un petit marchand qui s'étrangle de rage parce que, sans le faire exprès, quelqu'un a marché sur son tas de piments. Les acheteurs hurlent pour se faire entendre et les vendeurs tentent de dominer le tumulte pour les attirer à leur stand. Il apparaît bien vite que la concurrence joue à plein... Le client avisé peut parfaitement remplir son panier en dépensant la moitié de la somme qu'il a prévue pour ses achats. Le marchandage est de rigueur dans cette partie de la ville. C'est la règle du jeu, et les clients qui ne présentent guère de signes d'opulence retournent chez eux avec leurs paniers aussi remplis que les autres. Igow se rend compte que le travailleur moyen d'Elonga peut manger à sa faim et à très peu de frais. Pris dans le tourbillon du marché, Igowo n'entend pas le chauffeur de taxi qui l'interpelle. Pour attirer l'attention du jeune homme et l'arracher à sa contemplation, celui-ci lui frappe sur l'épaule en disant :

— « Il faut partir, Monsieur. »

— « Oh ! dit Igowo en sursautant, j'avais oublié que je me rendais chez mon oncle. Ce marché est si animé, si achalandé que je serais encore resté pour tout voir. »

Et il suivit l'homme vers la sortie.

Debout sur les marches, il s'attarde à regarder la col-line qui fait face. Il distingue nettement d'autres femmes,

mieux vêtues, qui chargent leurs voitures en sortant de grands magasins. Le chauffeur, qui suit son regard, explique :

— Les marchés là-bas sont différents de celui-ci. On y trouve des produits alimentaires importés. Ils sont vendus dans des épiceries très soignées. Tout se passe dans le calme et dans l'ordre. La clientèle choisit ce qu'elle désire et paie à la caisse. Et puis, elle n'étouffe pas de chaleur comme ici. Les magasins sont climatisés. En plus, ils ont des bars où l'on peut déguster une glace ou prendre un rafraîchissement.

« Ce sont sûrement de petits libres-services », se dit Igowo à qui cette partie nantie de la ville rappelle Barcelone. Ainsi, il s'en rend compte maintenant, cette ville présente au nouvel arrivant deux visages contrastés, celui de la richesse et celui de la pauvreté : une colline villageoise et une colline urbaine séparées par un large boulevard qui accentue davantage l'écart entre les deux catégories sociales.

— Qu'est-ce qu'il y a derrière cette colline ? demande Igowo.

— Tous les ministères et toutes les administrations. Dans la vallée, vous verrez des maisons encore plus belles que celles du versant qui nous fait face. Dans la descente que nous allons prendre, vous verrez des cases en bambou et en terre battue rouge. Il n'existe pas réellement de séparation entre ces deux mondes, ajoute-t-il ; mais la plupart des habitants de cette partie de la ville n'ont pas envie de se rendre de l'autre côté, excepté pour s'y faire délivrer des papiers administratifs.

La conversation continue dans la voiture.

— Ici, reprend le « taximan », habitent les plus démunis. Ils vivent du produit de leurs récoltes. Les enfants, obligés de travailler très jeunes, apportent leur salaire à leurs parents.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Oh ! ils font un peu de tout. Certains cirent les chaussures dans les hôtels. D'autres vendent les journaux aux carrefours de la ville ou bien travaillent dans les grands magasins comme porteurs... Vous êtes arrivé, Monsieur.

Igowo descend de la voiture et règle le taxi. Le quartier ne paie vraiment pas de mine. Ceux qui l'habitent,

ventre creux veut dire oserait reprocher à son semblable d'aller passer la journée avec sa vieille mère dans la misère ? Et qui n'éprouve pas, par moments, le besoin d'être libre, de se libérer des obligations sociales ? J'ai encore à mon niveau la possibilité de satisfaire mes désirs. Je ne vais pas m'en priver parce que j'appartiens à une classe soi-disant élevée qui ne tolère pas qu'on sorte de son cercle.

Tina se rapprocha de son époux et l'embrassa sur la joue.

— Tu as certainement raison, mon chéri. Ne nous querellons pas.

— Allons prendre le café et le digestif au salon, dit Pierre Henry en s'adressant à Elombo.

— Je me demande si nous devons continuer à les voir, dit Elombo lorsque le couple fut parti.

— Pourquoi ne les reverrions-nous pas, dit Igowo. Tina est libre de mener sa vie comme elle l'entend.

— Je plains quand même Fourou. Il me donne l'impression de quelqu'un qui s'ennuie dans une maison trop grande pour lui.

— Ah ! non. Je conteste. Vous les hommes, vous admettez très bien que les femmes se placent sur l'orbite des hommes, mais vous ne tolérez pas que ceux-ci s'élèvent grâce à leurs épouses. Certes, je désapprouve ce que Tina a dit ce soir. Ce n'est pas une raison pour présenter son mari comme un martyr. De toutes façons, ses diplômes ne pouvaient que le hisser à un rang supérieur à celui auquel il appartenait. S'il trouve que sa femme le mène par le bout du nez, il ne dépend que de lui d'être débarrassé d'obligations qu'il croit être contraires à sa nature. Je ne pense pas me tromper en affirmant qu'il ne se plaint pas d'avoir rencontré une femme qui a élevé considérablement son standing.

— Elombo, dit Pierre Henry, nous n'avons pas le droit de porter un jugement sur nos amis. Nous devons les accepter tels qu'ils sont. Si nous ne le pouvons pas, évitons-les.

Elombo courut vers Igowo qui s'apprêtait à monter dans sa voiture pour lui demander de préparer sa liste d'achats que Tina et elle devaient passer prendre le lendemain. Les deux femmes faisaient maintenant leurs achats sur la route qui mène à l'intérieur du pays. Les produits y étaient moins chers et plus frais. La première fois qu'Elombo avait proposé cette idée à Tina, celle-ci eut un sursaut. Elle lui expliqua plus tard que chez elle, c'était la cuisinière qui faisait les emplettes et qu'elle ne voyait pas la nécessité d'aller si loin acheter des denrées qu'on lui apportait à la maison. Elombo lui demanda néanmoins de l'accompagner et elle céda. Elles s'arrêtèrent d'abord à un premier village où des enfants nus couraient après des moutons, des bâtons à la main. Leurs mères pilaient des aliments dans des mortiers posés sur la terre noire. Elles avaient des morceaux de tissus noués à la taille, et leurs seins se balançaient au rythme du mouvement de leurs bras. Les pilons retombaient avec un bruit sourd dans les mortiers. Les produits qu'elles vendaient étaient exposés sur des tonneaux et des troncs d'arbres. Derrière elles, des hommes en culottes longues fendaient du bois, d'autres causaient, assis sur des bancs placés en cercle. Pendant qu'Elombo faisait ses provisions, Tina, qui était restée dans la voiture, regardait l'intérieur d'une case dont la porte donnait sur la route. Un lit en hamac suspendu par quatre lianes se balançait sous le poids d'un enfant qui s'amusait. Elle poussa un cri lorsqu'elle le vit descendre du côté du feu et des flammes lui lécher les jambes. Toutes les femmes se levèrent et pénétrèrent dans la maison que Tina leur désignait du doigt. Mais l'enfant était déjà sorti.

Au deuxième village, qui lui avait paru plus propre, elle était descendue de voiture et avait acheté des atangas et des papayes.

Elle s'habitua vite au spectacle de la misère de ces villageois qui ne lui firent plus peur. Elle admit en outre que les produits des villages étaient plus savoureux et peu

coûteux et ces courses devinrent pour elle un plaisir. Elle les réclamait maintenant à Elombo.

Le Président-Directeur Général de la société dans laquelle travaillait Fourou organisa un grand dîner dansant pour fêter ses noces d'or avec sa femme. Fourou et son épouse, qui étaient naturellement invités, amenèrent leurs nouveaux amis. M. Piou habitait une grande maison enfouie dans une épaisse verdure. Des rangées d'arbres formaient une clôture naturelle infranchissable et toutes sortes de plantes alignées par rang de taille décoraient la cour intérieure. Des lumières rouges et jaunes convergeaient vers les nombreuses allées. Deux gros chiens de chasse dont on voyait de loin briller les yeux se tenaient immobiles de chaque côté du portail en fer forgé, tels des gardiens de nuit devant un magasin d'objets précieux.

En arrivant, les invités avaient un mouvement de recul puis se ressaisissaient et attendaient, non sans la crainte tacite d'être mordus, que le maître de maison vînt les délivrer. Celui-ci s'avancait souriant, serrait la main aux hommes et portait celle des femmes à ses lèvres. Ensuite, ils les conduisait auprès de sa femme, debout devant la porte d'entrée, qui les emmenait dans le jardin, après avoir traversé un grand salon de marbre où scintillaient les lustres du plafond. Ceux qui avaient le temps de jeter un coup d'œil à ce salon illuminé pouvaient admirer pendant quelques secondes de magnifiques reproductions de tableaux de Picasso, Van Dongen et Van Gogh. Les personnes non avisées se méprenaient sur leur valeur réelle et se demandaient comment leurs hôtes étaient parvenus à se procurer des tableaux d'une aussi grande valeur. L'immense salon se divisait en trois parties égales. Chacune d'elles en formait un petit, avec des chauffeuses en cuir et des petites tables de marbre. Trois belles veilleuses constituées chacune d'un tronc en liane verni noir étaient placées dans chaque coin à côté d'un cendrier sur pied, en marbre lui aussi. Les invités ressortaient par la porte de derrière qui donnait sur un jardin tout entier couvert d'arbres dont l'enchevêtrement formait une sorte de pièce verte. De petites lampes y étaient accrochées qui éclairaient faiblement les tables et les fauteuils. Igowo et ses amis reconnurent quelques hauts fonctionnaires, des banquiers et des ministres.

Des groupes se formaient. L'un d'eux, qui ne comptait que des hommes, faisait un petit cercle au milieu du jardin. Ces hommes chuchotaient et ne semblaient pas se préoccuper des autres. C'étaient les personnes les plus influentes de cette assemblée, ceux dont les noms faisaient frémir tous les habitants du pays. Il valait mieux être de leur côté que de s'en faire des ennemis, si l'on ne voulait pas être irrémédiablement réduit à néant. Certains disaient que ces hommes se montraient fort aimables lorsqu'ils donnaient leur amitié. Seulement, ils ne la donnaient pas à tout le monde. Leurs épouses, figées dans leurs tenues qui rivalisaient de somptuosité, étaient assises ensemble autour d'un buffet qui semblait leur être réservé. Elles parlaient peu. Elles se contentaient de s'épier et de s'adresser des sourires forcés. Un autre groupe, composé d'hommes et de femmes moins connus, paraissait plus à l'aise ; mais on sentait que personne n'osait élever la voix. Les autres invités, visiblement, s'ennuyaient ferme. Ils jetaient des regards furtifs vers les « grands » et lorsque leurs regards se croisaient, les premiers esquissaient des sourires et s'inclinaient légèrement. Mme Piou demanda courtoisement aux femmes assises devant le buffet et aux hommes debout au milieu de la pièce de se servir les premiers. Puis ce fut le tour des autres invités. Tous touchèrent à peine aux plats et les mets soigneusement préparés pour la circonstance restèrent presque intacts sur la table. Il y eut un moment vide, puis un air de musique ntsémpolonaise se fit entendre. Le personnage le plus important de la soirée se dirigea vers la maîtresse de maison qu'il entraîna avec de grands égards vers le milieu de la pièce. M. Piou invita à son tour l'épouse de celui-ci. D'autres couples se levèrent. Les quelques Européens présents firent comme tout le monde, puis se rassirent très vite. Après une série de disques africains, on mit des airs plus lents et les Européens se levèrent de nouveau. Pendant toute la soirée, Igowo et ses amis dansèrent entre eux et restèrent ensemble. Ils furent les premiers à prendre congé de M. et Mme Piou. Le jardin se vida dès que les personnalités furent parties.

Tina rejoignit Elombo à la porte.

— J'espère que cette soirée t'a plu. Nous en organisons souvent. Tu peux être certaine d'être invitée à chacune

d'elles à partir d'aujourd'hui. Oh ! As-tu remarqué la robe que portait Mme Piou ? Je me demande où elle a pu l'acheter !

— C'est vrai qu'elle portait une robe splendide, admit Elombo. Je ne te conseille pas de te procurer la même. Toute la ville saura que tu l'as achetée après avoir vu la sienne. J'entends déjà les commentaires de tes copines. Tu peux être sûre que l'une d'elles t'en fera la remarque.

Elle pinça ses lèvres pour ne pas rire.

— Oh ! non ! Tu n'y penses pas ! Je ne voudrais pas être la risée de ces femmes qui cherchent désespérément une occasion de me ridiculiser. A propos de robes, il m'en faut une.

— Qu'est-ce qu'il te faut, chérie ? demanda Fourou qui arrivait avec Igowo et Pierre Henry.

— Tu te rends compte. J'avais oublié que le Président de l'Assemblée organise une soirée dans un mois. Ne t'inquiète pas. J'ai le temps de faire un saut à Paris d'ici là pour m'acheter une nouvelle robe.

— Mais je t'ai vue rapporter, lors de notre dernier séjour à Madrid, une valise pleine de vêtements neufs. Tu y trouveras, j'en suis sûr, une robe pour cette soirée.

— Tu n'y penses pas ! Le siège de la haute couture se trouve à Paris, et non à Madrid. Tiens, continua-t-elle, si nous allions continuer cette soirée magnifique dans notre maison de campagne ?

— Ton idée est merveilleuse, s'exclama Elombo. A moins que les hommes s'y opposent. Moi, je suis d'accord.

— Nous y allons tous, dit Pierre Henry.

Tous se tournèrent alors vers Igowo qui n'avait encore rien dit.

— Et toi, Igowo, tu ne dis rien ? demanda Tina.

— Je me rallie à la décision de la majorité. De toute façon, je n'ai pas sommeil. Alors autant continuer cette soirée dans un endroit agréable.

— Ta fille est chez tes beaux-parents, n'est-ce pas ? demanda Fourou.

— Oui, elle y passe la fin de semaine.

— Bon, allons-y.

Ils quittèrent bientôt la ville illuminée pour s'enfoncer dans une forêt rendue plus dense, plus effrayante et plus mystérieuse par l'obscurité profonde de la nuit. On dit au Ntsémpolo que c'est pendant la nuit que les esprits

se libèrent, quittent les corps pour se promener. D'ordinaire, ces promenades consistent à s'introduire dans les maisons des voisins. Certaines personnes affirment avoir vu des vampires filer vers les toits des maisons pour sucer le sang des dormeurs. Les enfants sont gardés à l'intérieur des maisons, la nuit, pour les mettre à l'abri des mauvais vents. Lorsque quelqu'un perçoit ces déplacements par des manifestations qu'il est seul à pouvoir interpréter — le plus souvent il s'agit d'un voyant ou d'une personne possédant de puissantes protections — il sort la nuit pour menacer l'homme possédé par le vampire et mettre en garde les autres villageois contre le pouvoir maléfique de ce redoutable noctambule.

Ils roulèrent longtemps dans le calme de la nuit. Seul le bruit des moteurs de leurs voitures troublait le silence et prenait une dimension quasi terrifiante. Devant eux, les lucioles émettaient de petites lueurs qui s'éteignaient et se rallumaient comme les étoiles du ciel. A cette différence près que ces étoiles-ci s'estompaient toutes les minutes. Ils arrivèrent enfin dans une zone toute bruisante du coassement des crapauds. Un peu plus loin, des branches jonchaient la route. Ils s'arrêtèrent et virent que ces branches tenaient encore à leurs troncs qui bordaient la route. Personne n'avait songé à les couper. Les automobilistes s'étaient contentés de passer dessus. Ils firent de même.

Ils débouchèrent enfin dans un village. Apparemment, la nuit n'était pas assez avancée pour ces villageois. La lumière des lampes à pétrole filtrait à travers les murs des cases en chaume et en bambou. Dans la cour, installés dans une sorte de hangar constitué de quatre poteaux supportant un toit en paille, des hommes et des femmes se trémoussaient au son des tam-tams et des cithares. Une fumée noire — celle des torches indigènes — s'élevait au-dessus des flammes qui éclairaient des visages hilares et montait vers le ciel. Attirés par cet attroupe-ment, les automobilistes ralentirent. Ils virent bientôt un homme se lever, courir en titubant vers une femme qui rajustait son costume de danse et lui porter la main sur les fesses. La femme se cabra et le gifla violemment. Le provocateur plié en deux portait la main à la joue. Au moment où il voulut se retourner de nouveau vers la femme, un autre homme fit deux bonds sur lui-même,



roula sur la terre dure, et se retrouva devant lui. Il serrait les poings et se mit en garde. L'autre, qui chancelait, recula de quelques pas, mais la femme le poussa en avant. Il alla s'affaler dans les bras de son adversaire. Les deux hommes s'agrippèrent aux épaules.

Les autres villageois avaient formé un demi-cercle et attendaient impatiemment le déroulement du combat. Certains même gesticulaient et faisaient des commentaires qui ne tardèrent pas à porter à son comble la fureur du défenseur de la femme qui se jeta sur l'autre tel un lion sur sa proie et le jeta à terre. Les cithares lancèrent un ton plaintif. Une voix féminine entonna un chant repris par toute l'assistance. Les danseuses se mirent à tourner autour du poteau central, roulant des fesses. Les cinq noctambules remirent leurs moteurs en marche et s'éloignèrent. Les chants des cigales et des hiboux les accompagnèrent jusqu'au deuxième village. Ici, des hommes veillaient autour d'un feu presque éteint. Leurs femmes et leurs enfants étaient invisibles. Un vieil homme, assis sur un tabouret plus haut que ceux des autres, parlait avec de grands gestes. Ses interlocuteurs l'écoutaient attentivement, fascinés sans doute par ce qu'il disait. Ainsi, toutes les nuits, au Ntsémpolo, des hommes se réunissent dans les villages pour parler. De quoi peuvent-ils bien parler ? se demanda Igowo. Sont-ils en train de raconter des événements survenus avant leur venue au monde ? Apprennent-ils à leurs enfants les secrets de la vie ? Transmettent-ils leur savoir avant de s'éteindre pour rejoindre leurs aïeux ? La nuit ntsémpolonaise est peuplée de palabres et de contes. Le verbe y règne souverainement.

Igowo eut soudain envie d'être avec eux et de les écouter. Mais lui et ses amis avaient un autre rendez-vous.

Il ne s'était rien passé d'anormal à l'université d'Ebo-ma. Et pourtant, quelque chose avait changé dans le comportement des professeurs et des élèves à l'égard d'Igowo. Tous le fuyaient. Lorsqu'il les croisait, ils détournèrent la tête comme s'ils avaient vu un spectre. Il ne s'en rendit pas compte tout de suite. Mais lorsqu'il vit un professeur avec qui il entretenait des rapports cordiaux s'engager sur une piste enfouie dans l'herbe et marcher tête baissée, il commença à se poser des questions. Il en croisa un autre qui ne répondit pas à son salut mais qui tendit la main à Pierre Henry. Dans les salles de cours, les étudiants entraient et sortaient sans tenir compte de sa présence. Les plus brillants rendaient en retard ou ne rendaient pas du tout leurs travaux. Les plus audacieux l'insultaient lorsqu'il leur avait mis une mauvaise note. Igowo tenta de les ramener à la raison ; ils se déchaînèrent. Il se ravisa, endura cette situation pendant trois mois sans rien dire à personne. Il entra sur le campus et en sortait sans adresser un seul mot à ses collègues. Le moment vint où il se sentit épuisé par l'effort qu'il faisait pour rester calme devant la quarantaine où le tenaient ses collègues et le mépris qu'affichaient ses élèves à son égard. Il réunit tous ses amis et leur conta ce qui lui arrivait, ces changements qu'il considérait comme injustifiés. A sa stupeur et sa consternation, personne ne prit au sérieux ses inquiétudes. Ils attribuèrent ce qu'ils considéraient comme des affabulations à une dépression nerveuse. Igowo n'insista pas. Les Fourou l'invitèrent plus souvent et l'entraînèrent dans leurs nombreuses parties. De leur côté, Elombo et Pierre Henry l'entourèrent de leur mieux. Il fallait, disaient-ils tous, dissiper ses idées noires. Malgré ces témoignages d'affection, Igowo sombra dans une grande tristesse. Tina vint le gronder lorsqu'Igowé lui téléphona pour lui dire que son père s'était enfermé dans sa chambre et refusait de manger.

— Tu te conduis comme un enfant, lui dit-elle furieuse

en pénétrant dans sa chambre. Quand nous avons fait ta connaissance, tu semblais remis de la mort de ta femme. Que s'est-il donc passé ? Je suis étonnée de voir que tu accordes tant d'importance aux impolitesse de tes élèves et à l'indifférence de tes collègues. Tu dois pourtant savoir que les jeunes sont têtus et turbulents. Cela ne signifie pas qu'ils ont quelque chose à te reprocher ou qu'ils te détestent. Tous chantaient les louanges de tes méthodes d'enseignement. Ils ne peuvent pas avoir changé aussi rapidement.

Elle s'assit au bord du lit. Igowo, le regard vide, fixait les lignes d'un livre qu'il tenait à l'envers.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? reprit Tina plus doucement. Ne rends pas ta fille malheureuse. Ressaisis-toi, je t'en prie.

Igowo laissa tomber le livre, passa sa main dans ses cheveux et parla.

— Tu crois réellement que je serais resté dans l'enseignement si j'étais aussi susceptible que vous le prétendez tous ? Je vois maintenant quel est le comportement de mes élèves. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est plus qu'un simple chahut. Si ce n'était que cela, comment expliquer le manque d'amabilité de mes collègues ? Je cherche en vain à comprendre ce qui s'est passé. Je ne vois pas. Je crois pourtant être resté le même.

— Tu as changé depuis que tu t'es mis en tête qu'on te détestait. Pourquoi ne vas-tu pas voir un psychiatre ? Il trouvera sans doute un remède pour te sortir de cette impasse.

A peine eut-elle fini de parler qu'Igowo se redressa, comme mû par un ressort.

— Si vous ne voulez pas me croire, alors laissez-moi tranquille. Je ne suis pas devenu fou.

— Calme-toi.

— Laisse-moi, s'il te plaît. Je veux rester seul.

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Tina sortit. Il s'adossa à la fenêtre de sa chambre. L'air était frais, mais sec. Il avait connu toutes sortes de saisons à Elonga, mais celle-ci l'accablait plus que toutes les autres. Un vent frais desséchait la peau, la langue et la gorge. Comme ce pays est inquiétant ! se dit-il. Une année, la sécheresse s'installe et extermine la population ; une autre, la pluie inonde la ville et voilà qu'en plein mois de février, le

temps fraîchit et que l'air vous déshydrate tout le corps. Il passa sa langue sur ses lèvres gercées. Sa peau était sèche. Il avait commencé à se passer de la crème tous les matins sur le corps, puis il y renonça. Il trouvait cette pratique trop féminine et préféra laisser sa peau souffrir des variations du temps.

— Papa, appela Igowé derrière la porte, tante Elombo et tonton Pierre sont là.

Tina leur a certainement fait le compte rendu de sa visite, pensa-t-il.

— J'arrive, cria-t-il à son tour.

Ses deux amis gênés l'observaient sans rien dire.

— Comment te sens-tu ? demanda enfin Pierre Henry. Tina s'est arrêtée tout à l'heure chez nous en sortant d'ici.

— Elle me propose d'aller voir un psychiatre. Elle me prend pour un aliéné mental.

— Ecoute, intervint Elombo, nous sommes tes amis ; si tu as des problèmes qui te tracassent, tu sais que nous sommes toujours disposés à te venir en aide.

— Vous vous obstinez à ne pas m'écouter. Eh bien ! je n'ai plus rien à vous dire.

— Ne reste pas enfermé ici, insista Pierre Henry.

— Que veux-tu que je fasse ? Je ne vais tout de même pas aller crier mes malheurs dans la rue si vous, mes amis, me prenez maintenant pour un dément. Tu ne me diras pas que tu n'as pas remarqué la façon dont mes collègues me fuient lorsque nous les croisons. Tout ce que tu trouves à me dire, c'est de me conseiller de ne pas rester enfermé !

— Si j'avais noté un changement quelconque dans tes rapports avec nos collègues, je ne serais pas venu m'enquérir sur ta dépression.

— Ah ! bon. Ainsi, tu n'as rien remarqué d'anormal ? Dans ce cas, vous n'avez pas tort de croire que je perds la raison.

— Je vois que nous n'arriverons pas ensemble à trouver une solution pour te sortir de là. Je vais voir tes beaux-parents, dit Pierre Henry en se levant.

— Tu penses qu'ils trouveront, eux, la solution ?

— Je l'espère pour toi.

Igowo était resté enfermé dans sa chambre toute la journée. Il cherchait en vain la source de ce nouveau

malheur qui l'assailait brutalement. Comme il avait raison, Alberto, mon ami d'enfance, lorsqu'il m'a mis en garde contre ce pays que je ne connaissais pas alors. Quelle idée saugrenue m'est donc venue de fuir l'Espagne alors que rien ne laissait présager que je courais un danger quelconque en y restant travailler ? Je croyais fuir l'ombre de mon père, comme s'il allait se réveiller dans sa tombe et me hanter. Ce n'était pas en Espagne qu'était le danger, mais dans ce pays où je suis venu m'installer... Que pensais-je donc trouver en venant ici ? Un monde meilleur ? Étais-je malheureux à ce point ou bien est-ce moi qui bâtissais un monde insupportable autour de moi ?

Une image furtive qu'il crut être celle de son père assombrit un instant le ciel qu'il fixait sans ciller. J'ai fait tant de reproches à mon père. Mais, de mon côté, ai-je fait l'effort nécessaire pour le comprendre, le prendre tel qu'il était et l'aimer sans rien exiger en retour ? Peut-être avait-il trop de pudeur pour manifester son affection. Peut-être avait-il réellement souffert d'avoir été ce qu'il avait été ? Sa plus belle preuve d'attachement ne fut-elle pas d'avoir renoncé à un avenir plein de promesses pour m'emmener avec lui ? Pour protéger mon avenir, il a tout abandonné alors qu'il était sur le point de faire fortune. Oh ! mon père ! pardonne-moi de t'avoir reproché ta froideur. Pardonne-moi d'avoir été égoïste. Mon ingratitude me fait honte aujourd'hui. Si je ne m'étais pas renfermé sur moi-même, peut-être te serais-tu ouvert à moi ?

Des voix emplissaient la maison. Igowo écouta et reconnut les voix d'Ossany et d'Ayila. Il soupira. Cette fois, il n'attendit pas que l'on vienne à lui. Il sortit de sa chambre et lut l'affolement sur le visage de ses beaux-parents. Après avoir écouté, Ayila lui dit :

— Il faut que tu reprennes le travail dès demain. Si tes élèves continuent à s'agiter, va voir le doyen. Peut-être leur parlera-t-il. En ce qui concerne les collègues, fais comme s'ils n'existaient pas. Ils reviendront vers toi plus tard sans arrière-pensée.

— Mon fils, reprit Ossany, ne t'alarme pas. Quels que soient les reproches qu'on te fasse maintenant, la conscience de tes ennemis ne pourra pas se taire longtemps. Et lorsqu'ils se rapprocheront à nouveau de toi, ils seront

confus et te demanderont de leur pardonner. Accepte leur pardon, car c'est à ce moment-là qu'ils reconnaîtront ta grandeur d'âme. Bien que je ne parvienne pas à saisir pourquoi tous se détournent de toi, je te demande de rester calme. Tout finira par s'arranger. Toute chose dans la vie d'un homme est passagère. Il en va de même pour la rancœur même si, en apparence, on observe une attitude réservée. Le cœur, lui, finit toujours par oublier, quelle que soit la gravité de l'offense.

Igowé, assise près de son grand-père, essayait de comprendre ce qui arrivait à son père. Son regard triste se posa sur lui, semblant l'implorer. Igowo se sentit saisi par une violente douleur. Mon Dieu ! Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Que deviendra ma fille si je me laisse entraîner inexorablement vers l'abîme du désespoir ? Il soutint son regard.

Elle représentait son passé et son présent. Elle occuperait la première place dans son avenir. Pour elle, il fallait qu'il sorte vainqueur d'un combat dans lequel il ne voyait pas ses adversaires. Oui, mais quel effort ce combat lui demandera-t-il ? En sortira-t-il victorieux ?

— C'est bien. Je retournerai à l'université.

Ses beaux-parents crurent que c'était à eux qu'il faisait cette promesse. Mais il s'adressait à sa fille. Igowé remua la tête en guise d'acquiescement, puis sourit.

Le doyen le fit appeler un matin avant les cours, dans son bureau. Avec beaucoup de ménagement, il le remercia des services rendus aux étudiants qui, grâce à lui, s'étaient intéressés aux langues. Il poursuivit en disant qu'il ne pouvait le maintenir dans l'enseignement malgré ses qualités à cause de ses absences répétées et des mauvais rapports qu'il entretenait avec ses collègues. Igowo, qui n'avait pas eu le temps de s'asseoir, chancela et s'appuya contre la table. Il avait des nausées et des vertiges. Au prix d'un effort énorme, il réussit à se redresser et sortit. Il marcha longtemps et arriva chez lui épuisé. Il avait oublié sa voiture à l'université. Il ouvrit la porte de sa chambre et s'allongea sur le lit. Un contact froid sur sa joue le réveilla : c'était sa fille qui l'embrassait. Elle lui raconta sa journée à l'école. Il ne l'écoutait pas. Il se leva et la prit par la main. Le père et la fille marchèrent jusqu'à l'université, lui devant, elle traînant derrière. Ils montèrent dans la voiture et roulèrent vers la maison des Ossany. Igowé avait cessé de parler.

Ses grands-parents se levèrent pour l'embrasser mais ne s'intéressèrent pas à leur gendre. Igowo attendit qu'ils aient fini de causer avec leur petite-fille avant de la ramener.

Il ne sortit plus. Les seuls visages qu'il continua à voir furent ceux de la cuisinière, de la femme de ménage, de sa fille et, tous les midis et soirs, celui d'Elombo qui ramenait sa fille de l'école. Il passait la journée à feuilleter des livres qu'il parcourait sans penser à grand-chose. En fait, il refusait de penser.

Lecteur, tu as suivi Igowo depuis son départ d'Espagne jusqu'à ce jour. Tu es donc à même de le juger et de dénoncer ses erreurs au besoin. Si tu le trouves innocent, il va falloir alors chercher ailleurs qu'en lui-même la source de ses ennuis. Il est évident que s'il était resté dans le pays de son père, il se serait bien entendu avec

ses congénères pour la bonne raison qu'ils avaient été formés par la même culture, la même civilisation, cette civilisation occidentale qu'il avait rejetée au profit d'une autre qu'il trouvait moins avancée, mais plus riche et plus hétérogène à cause de cette amorce de symbiose du monde noir et du monde blanc. Aurait-il été heureux pour autant ? Avait-il sa place dans ce monde nouveau ? Ce pays noir où les vieux s'accrochent aux traditions, où les jeunes sont écartelés entre la culture occidentale et l'enseignement traditionnel et où les générations se cherchent encore à l'aveuglette dans l'ignorance, la connaissance et la sagesse. Une recherche qui ne s'avère pas toujours fructueuse car ces générations se perdent encore dans la superstition et la sorcellerie. Et ce désarroi ne vient pas de la croyance en soi, laquelle renforce l'homme noir, mais du mauvais usage qu'il en fait.

Igowo n'envisageait pas de rechercher un nouvel emploi pour le moment. Parmi les œuvres littéraires éparpillées dans sa chambre, on relevait des titres aussi divers que *L'Etrange Destin de Wagram*, *Notre-Dame de Paris*, *Le Père Goriot* et *L'Etre et le Néant*. Voulait-il s'identifier à Wagram, à Quasimodo ou au père Goriot. Voulait-il prendre en main son propre destin avec un désespoir à la Kierkegaard, état d'esprit dans lequel il se trouvait lorsque Elombo ramena Igowé un midi de son école.

— Je suis inquiète, déclara-t-elle en s'asseyant, la mine sombre.

Igowo repoussa son livre et leva la tête.

— Regarde, fit-elle en faisant tourner Igowé. Elle me dit qu'elle a senti un élanement ce matin et le bouton paraît grossir à vue d'œil.

Igowo tâta le dos de la fillette qui poussa un cri. Le bouton était dur comme un abcès en formation.

— La femme de ménage qui lui fait sa toilette doit avoir vu cette enflure, hier soir ou ce matin, dit Igowo soucieux.

Ozouma secoua la tête. Ce bouton était apparu plus tard. Peut-être était-elle tombée à l'école ? Mais l'intéressée démentit tout de suite cette hypothèse. Igowo et Elombo se regardèrent. Néanmoins, le père appela la maîtresse au téléphone. Celle-ci affirma que la petite n'avait pas fait de chute ni n'avait reçu de coup dans le dos. Il revint vers sa fille et souleva la robe de nouveau.



— Tu as raison, dit-il en se relevant, il grossit.

Igowé se mit à grelotter. Son corps était brûlant. Il enveloppa la fillette dans une couverture et ils partirent pour l'hôpital. On les reçut tout de suite dans la salle des urgences, heureusement vide à cette heure-là. Dès que le médecin de garde appuya sur cet espèce de furoncle qui avait maintenant la grosseur d'une mangue, il décida de l'opérer sans plus tarder. Igowo tournait autour du docteur, le harcelant de questions. Celui-ci murmura quelque chose qu'il ne saisit pas. Igowo s'emporta et se mit à le menacer. Elombo se mit à crier à son tour pour obliger Igowo à se taire. Etendue sur le ventre, Igowé les regardait se chamailler. La fièvre montait. On apporta d'autres couvertures. Enfin, deux jeunes infirmières amenèrent un brancard. Le bruit cessa. Igowé fut transportée dans une chambre plus vaste à l'autre bout du complexe hospitalier. Dans la salle d'opérations, le chirurgien et son équipe s'affairaient. Quand tout fut prêt, les mêmes brancardiers l'emmenèrent. Sous les couvertures qui la couvraient entièrement, on apercevait une forme arrondie entre les omoplates. Igowo se pencha sur sa fille et l'embrassa.

L'intervention chirurgicale parut bien longue à Elombo et à Igowo. Ils s'effrayaient de ne pas voir ressortir le chirurgien. Ils burent de nombreuses tasses de café, feuilletèrent de vieux journaux, se levèrent, marchèrent, revinrent s'asseoir sur le banc, s'étreignant les doigts. De grosses veines se gonflaient et tremblaient sur le visage d'Igowo et sur ses bras. Il se releva, bouscula un malade et marcha vers la sortie, se heurta contre la porte qu'il n'avait pas vue. Elombo fixait la porte lorsqu'elle s'ouvrit. Le chirurgien apparut, souriant.

— Ça s'est bien passé. L'infirmière va vous introduire auprès d'elle quand elle se réveillera, dit-il.

Elombo se détendit, poussa un long soupir et courut annoncer la nouvelle à Igowo qui s'épongeait le front avec son mouchoir. La jeune femme croisa l'index et le majeur de sa main droite et murmura : « Elle s'en sortira. » Elle se proposa d'aller prévenir Ayila, Ossany, Pierre. Igowo resta, attendant le réveil de sa fille.

Ils arrivèrent tous avant qu'Igowé n'émergeât des effets de l'anesthésie. Ensemble, ils attendirent devant la chambre fermée. Une infirmière passa devant eux, ouvrit

la porte et ressortit un instant après. Elle les invita à y entrer chacun à son tour et leur demanda de ne pas rester longtemps auprès de la malade.

Ayila attendit impatiemment que son gendre fût sorti pour entrer à son tour. Elle était arrivée avec un pagne mal noué autour des seins. Elle avait la tête nue et les pieds nus. Elle piétinait le sol comme pour écraser une mauvaise bête. Elle avait parcouru la grande cour de l'hôpital en courant, laissant son vieux mari loin derrière elle.

Affaiblie par l'opération et encore sous l'effet de l'anesthésie, Igowé ne reconnut pas tout de suite son père. Elle était couchée sur le côté. Une large bande traversait sa poitrine. La fièvre avait baissé et elle transpirait légèrement. Son père lui prit la main et la serra tendrement. Igowé sourit enfin. Elle voulut se relever mais ne le put. Igowo se pencha sur elle et l'embrassa. Elle était encore très faible mais heureuse de savoir son père auprès d'elle. La porte s'entrouvrit. C'était Ayila qui lorgnait. Igowo promit de revenir et sortit.

Le souper qu'apporta l'infirmière de garde, composé d'un bouillon de légumes, d'un yaourt et d'un fruit, n'éveilla pas l'appétit de la malade qui le repoussa. Elle avala péniblement quelques cuillerées de la soupe, simplement parce que son père l'implorait du regard. Elle lui promit de manger avec plus d'appétit le lendemain.

Les parents convinrent qu'Ayila dormirait à l'hôpital et que son mari et son gendre la relayeraient pendant la journée.

L'enflure généralisée diminua sensiblement pendant la première semaine qui suivit l'opération. L'incision dorsale se cicatrisa normalement et, à l'idée de rentrer bientôt à la maison, Igowé dévora tout ce qu'on lui présentait. Elle pouvait à présent se mettre sur le dos à condition de ne pas rester longtemps dans cette position.

La nuit était calme, il faisait chaud et Igowé transpirait. Elle se réveilla et ne parvint pas à se rendormir. Elle essaya de bouger et se sentit curieusement légère. Elle s'assit sur le lit, passa la main sur son dos. Les douleurs avaient disparu. Sa grand-mère ronflait sur le lit voisin. Elle se retourna et vit que le pagne dont elle se servait pour se couvrir la nuit avait glissé par terre. Elle se leva, posa ses pieds nus sur le ciment froid et constata qu'elle

n'était pas aussi forte qu'elle l'avait pensé. Ses jambes fléchirent sous son poids pourtant léger. Son regard se brouilla. Elle avança cependant à petits pas en direction d'Ayila, elle ramassa le pagne et couvrit sa grand-mère. Celle-ci s'était réveillée en sursaut.

— Tu es debout ? Comment te sens-tu ? Qu'est-ce qui se passe ?

Elle la souleva et la déposa sur le lit.

— Le docteur a dit que tu es encore très faible, tu ne devrais pas quitter le lit. Et puis, il ne fait pas encore jour, il faut que tu dormes.

— Je vais mieux, grand-mère, et je n'ai pas sommeil. Je me suis levée pour te couvrir ; je ne voulais pas que tu prennes froid.

Le visage d'Ayila s'illumina.

— Merci, Igowé, mais il ne fait pas froid dans cette chambre. Tu as été très malade et tu n'es pas encore tout à fait rétablie. Je suis ici pour veiller sur toi et ce n'est pas à toi de t'occuper de moi. Ton père, ton grand-père et moi-même voulons que tu guérisses vite ; il faut pour cela écouter le docteur.

— Oui, grand-mère. Quand allons-nous sortir d'ici ?

— C'est le docteur qui décidera du jour de ta sortie. S'il te garde encore, c'est qu'il pense que tu dois te faire encore soigner. Mets-toi sur le ventre. Est-ce que tu as encore mal ?

— Non, grand-mère, dit-elle en s'exécutant.

Ayila tâta son dos. Igowé ne bougeait plus.

— Tu vois que je suis guérie ; je n'ai plus mal à mon dos.

— C'est ce que tu dis. Le docteur pense peut-être autrement.

Igowé s'assit et passa ses deux mains autour du cou de sa grand-mère. Elle riait.

« Elle rit comme sa mère », pensa Ayila. Elle la prit sur ses genoux et se mit à la bercer. Igowé posa sa tête sur la poitrine plate, mais chaude de sa grand-mère, qui crut un moment caresser sa fille comme elle faisait bien des années auparavant. Il faut dire que l'enfant et la mère se ressemblaient beaucoup. Elles ont ce même nez qui frémit pour exprimer la joie et la tristesse, pensait Ayila. Ses lèvres sont celles de sa mère. Et ses yeux rieurs aussi.

Qu'est-ce qu'il me prend ? Il faut que je l'oublie puisqu'elle m'a laissé sa fille. Grâce à elle, notre vieillesse ne sera pas trop pénible. Comme j'aimerais quitter ce vieux corps usé pour avoir autant de fois vu le soleil se lever. Comme je voudrais revenir vingt ans en arrière pour la voir grandir ! Hélas ! Il est trop tard. Les années me poursuivent. Je ne peux pas fuir. Tous les matins, mes chevilles se tordent, mes genoux tremblent, mes reins gémissent et tous mes os craquent comme s'ils allaient se briser. Et ce cœur qui bat tantôt de plus en plus vite, tantôt de plus en plus faiblement. Au fond, il vaudrait mieux que je meure avant d'être impotente et de laisser changer mes draps humides.

Elle porta la main à son côté droit.

Ces pincements ! Même lorsque je suis assise, mon organisme me rappelle qu'il est rouillé et devenu fragile.

Elle berçait toujours Igowé. Elle se rappela une chanson qu'elle chantait à sa fille. Elle toussota et sa voix enrouée s'éleva nostalgique :

*Ferme les yeux ma fille  
Ferme les yeux le jour file  
Obéis à tes paupières la nuit arrive  
N'écoute pas les voix qui te parviennent  
Elles appartiennent à ceux qui la nuit revivent  
Laisse-toi bercer par le sifflement de ce vent doux  
Bientôt tu entendas chanter le hibou  
N'aie pas peur ta mère auprès de toi veille  
Tantôt le coq chantera pour annoncer le jour  
Ouvre alors les yeux et fixe le soleil  
Il t'indiquera ta mission du jour.*

Elle souleva lentement le petit corps assoupi et l'étendit sur le lit. Pendant longtemps, elle veilla sur son sommeil, puis regagna son lit. Elle songeait, mélancolique : « C'est cette enfant qui est chargée, sans qu'elle le sache elle-même, de perpétuer ma lignée. Quand je ne serai plus de ce monde, elle restera seule. Et dire qu'elle aurait pu avoir de nombreux cousins et frères ! Personne ne sera là pour lui conter l'histoire de sa famille. Elle ne connaîtra jamais le nom de ses aïeux. Elle se souviendra peut-être de nous, ses grands-parents, mais ce souvenir s'estompera très vite. Que lui restera-t-il de nous, sinon l'idée qu'elle est née d'un père et d'une mère qui, eux,

avaient des parents ? C'est ainsi que s'éteignent les familles, que les noms disparaissent à jamais. Avec elle, il y a encore un petit espoir pour que ce bout de cordon ombilical relié à mon placenta se ramifie. Pourvu qu'elle n'emploie pas elle aussi ces petits comprimés que les jeunes femmes prennent maintenant pour ne pas avoir d'enfants. Nos mères ne se préoccupaient pas, elles, du nombre d'enfants qu'elles devaient avoir. Chaque naissance était une fête. Personne ne mourait de faim. C'est tout de même bizarre que le progrès, au lieu de multiplier les accouchements, les réduit. Chaque femme, dit-on, est libre de choisir le nombre d'enfants qu'elle veut avoir. Il paraît même qu'elle peut choisir le sexe du nouveau-né. Voici une liberté qui empiète sur celle des autres ! »

Le premier chant du coq se fit entendre au loin.

Ossany arriva vers huit heures.

— Est-ce que tu as mangé hier soir ? demanda Ayila à son mari avant même de le saluer.

— Je n'avais pas faim.

— Tu es sûr que tu n'avais pas faim ? Je t'avais préparé à manger hier matin. Tu n'avais qu'à le réchauffer. Tu as préféré dormir le ventre creux. Quand je ne suis pas avec toi, tu es perdu. Les femmes d'aujourd'hui ont raison de vouloir que leur mari fasse sa part des travaux ménagers. Il ne suffit pas de fendre du bois. Il faut aussi savoir allumer le feu et préparer la banane.

Ossany s'amusait avec Igowé et ne prêtait aucune attention au bavardage de sa vieille femme qui continuait à le semoncer.

— Regarde comme tu es maigre. Ne viens plus me dire que tu peux te débrouiller sans moi. Il suffit que je m'absente de la maison un soir pour que tout aille mal.

— Grand-mère, tu es fâchée parce que grand-père n'a pas mangé hier soir ?

— Je ne suis pas fâchée. S'il n'a pas mangé, c'est parce qu'il n'a pas été capable de réchauffer sa nourriture.

— Ne t'inquiète pas. Il mangera avec moi.

— Non, ma petite fille. J'irai manger à la maison. Tiens ! Voilà ton père.

— Comment va ma grande fille ce matin ? demanda Igowo en la soulevant à bout de bras.

— Bien, papa. Je me suis levée ce matin, tu sais !

— Comment ça ?

— Elle s'est levée la nuit pour me remettre ma couverture, expliqua Ayila.

— Je vais sortir bientôt, papa ?

— Si tu guéris vite, nous te ramènerons bientôt à la maison. Et, pendant les vacances, nous retournerons dans les lacs.

— Avec tonton Pierre et tante Elombo ?

— Oui. Il y aura aussi grand-papa et grand-maman.

— Et tante Tina ?

— Non. Tante Tina et tonton Fourou vont aller aux Etats-Unis avec leurs enfants.

— Oh ! papa. Je voudrais être déjà en vacances !

— Il faut d'abord sortir d'ici.

— Oui, papa, dit-elle, l'air triste.

— Je vais aller à la maison, annonça Ayila. A ce soir.

— Reviens vite, grand-mère !

— Oui et obéis bien au docteur.

— Peut-être que le docteur l'autorisera à sortir aujourd'hui, dit Ossany.

— Oui, peut-être, répéta Igowo.

Pendant que la fille de salle faisait la toilette de l'enfant, elle vit que le pansement adhésif laissait couler un liquide incolore. Elle courut appeler le docteur qui ôta la bande. L'entaille s'était entrouverte et saignait. Il prescrivit rapidement de nouveaux soins. Le soir, il revint consulter la malade. Une bouffissure s'était formée autour de l'incision qui saignait abondamment. Qu'allait-il faire à présent ? Il ne comprenait pas. Il décida de la garder quelques jours et de voir comment le mal évoluait. Il fit appeler Igowo dans son bureau pour l'informer de cette complication inattendue et lui dit que l'enfant devait rester quelque temps en observation à l'hôpital.

Les douleurs que la petite fille courageuse voulut ignorer quand elles recommencèrent devenaient de plus en plus fortes. L'enflure s'étendait. Au bout d'une heure, la peau se tendit autour de l'incision jusqu'à éclater. La partie arrière du cou et les omoplates enflaient. Bientôt, Igowé ne pouvait plus s'allonger ni sur le ventre ni sur le côté. Le bouton était devenu trop volumineux. C'était maintenant une véritable bosse. La fièvre la reprit et monta à toute vitesse. Igowé délirait. Ses yeux étaient rouges, son corps brûlant tremblait. Deux taies d'oreiller furent placées sous son ventre. Le médecin la plaça lui-

même sous perfusion. Il lui fit une injection sur la bosse et une autre dans la cuisse. La fièvre ne tombait pas. Elle ne criait plus. Mais la bosse grossissait. Les membres enflèrent, puis tout le corps. Igowé poussa un long gémissement et sembla s'assoupir. Elle était morte.

Le docteur secoua le père et les grands-parents endormis sur leurs chaises. Il n'eut pas besoin de parler. Ils savaient qu'elle ne vivait plus. Igowo se traîna vers le lit, regarda longuement sa fille et sortit. Ayila rampa vers le corps inerte. Ossany se leva, se dirigea comme à tâtons vers le lit et s'y laissa tomber, ce qui fit étrangement rebondir le petit corps sans vie.

Soudain, Ayila se mit à hurler. Elle venait seulement de se rendre compte de l'horreur de la réalité : sa petite-fille était morte. Ossany se mit à gémir à ses côtés. La grand-mère retourna sa petite-fille sur le dos et défaillit en voyant le visage. Il fallut un terrible courage à Ossany pour abaisser les paupières devenues des lambeaux de peau. Il n'osait pas regarder le tendre petit nez et les pauvres lèvres enfantines fendillées et gonflées. Il remonta le drap sur le visage, releva sa femme et tous deux sortirent plus ratatinés que jamais. Elombo s'appuyait sur Pierre Henry et pleurait. Fourou et sa femme se mouchaient.

L'enterrement d'Igowé fut discret. La triste nouvelle ne se répandit que beaucoup plus tard.

Igowo, en quittant l'hôpital, s'était rendu dans le bois où il était allé maintes fois avec ceux qu'il avait aimés. Il faisait nuit noire, et pourtant il retrouva l'emplacement où sa femme aimait s'asseoir avec sa fille. Il revit la silhouette de Ziza courant pour rattraper Igowé. Il les entendit toutes les deux rire. Ces deux rires joyeux qui l'avaient tellement rendu heureux. Les deux visages, celui de la mère et celui de la fille, lui apparurent avec une netteté si saisissante qu'il en eut une hallucination. Il leva les bras pour les caresser. Sa main ne rencontra que le vide. Il les voyait mais ne pouvait les toucher. Il s'élança en avant. Les deux visages reculèrent. Il se mit à courir, les visages fuyaient à travers la forêt obscure. Essoufflé et tremblant, il s'arrêta. Autour de lui, tout était noir et calme. L'air tout à coup était devenu lourd. Il revint lentement vers la voiture. Il lui sembla entendre sa femme et sa fille rire derrière lui. Il se retourna et ne vit per-

sonne. L'air devenait plus chaud. Il avait de la peine à respirer. Il pressa le pas et ouvrit brutalement la porte. Assis dans l'obscurité, les vitres remontées, il se souvint qu'il avait abandonné le corps de sa fille à l'hôpital.

— Nous sommes venus te chercher.

Cette voix faible, c'était celle d'Ayila. Igowo se retourna lentement et vit, debout à côté d'Ossany, un petit homme pas plus haut qu'un bâton de manioc et, devant la porte, Mpira qui hésitait à entrer.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il sèchement.

— Nous avons amené ce ganga pour que tu l'écoutes. Nous savions bien que tu ne nous suivrais pas, expliqua Ossany.

Igowo fit demi-tour et se dirigea vers la sortie, se ravisa et revint au salon. Il frappa du poing la table et gronda :

— Je vous ai dit que je ne voulais plus voir de charlatan. N'insistez pas. Emmenez-le.

Le petit homme alla se mettre en face de lui. Son air parfaitement calme déconcerta Igowo qui se détendit soudain sans comprendre ce qui lui arrivait.

— Calmez-vous, jeune homme, dit l'homme. Je ne suis pas venu ici pour m'amuser. Vos beaux-parents m'ont fait pitié lorsqu'ils sont venus tout à l'heure chez moi pour que je leur apprenne la raison du décès de leur petite-fille. Je leur ai demandé de m'amener à vous parce que tout ce drame tourne autour de vous. Ecoutez-moi donc.

Il s'assit. Il parut alors plus grand que sa taille. Igowo le regarda avec attention. Il n'avait pas d'âge. L'homme ne paraissait ni méchant ni sévère. Pourtant, l'expression de ses traits doux était effrayante. Igowo s'assit à son tour.

— Après la mort de votre femme, ce vieux monsieur et cette vieille femme vous ont exhorté à vous protéger. Vous avez catégoriquement refusé. Votre ami s'est joint à eux pour vous demander alors de quitter votre ancienne maison où vous habitiez avec votre femme. Vous ne l'avez fait qu'à votre retour de voyage. Pendant que vous étiez absent, votre oncle Mboumba, c'est bien son nom ?...

— Oui.

— Ce Mboumba est allé enterrer la tête d'un coq blanc dans votre cour.



Igowo eut un sursaut. L'homme poursuivit :

— L'esprit maléfique qui se trouvait dans ce coq a envahi toute la concession. A votre retour, votre fille vous a raconté qu'une grosse tache blanche impalpable apparaissait sur son chemin... Arrêtez-moi si je mens.

— Ce que vous dites est vrai. Elle m'avait parlé de cette vision et je l'ai emmenée chez un oculiste.

— Oui. Vous avez cru qu'elle souffrait des yeux.

— L'oculiste lui a prescrit des gouttes à mettre dans les yeux le matin et le soir et les troubles ont disparu aussitôt après. Cela a coïncidé avec notre déménagement, expliqua Igowo.

— Ils ont disparu parce que l'esprit ne vous a pas suivi. Mais le mal était déjà en vous. Vous, de votre côté, vous avez commencé à remarquer, peu après votre déménagement, que vos collègues s'éloignaient de vous. Même vos élèves n'étaient plus les mêmes. Vos amis n'ont pas voulu vous croire quand vous leur avez raconté ces choses. Vos beaux-parents vous ont vu autrement. Plus tard, on vous a licencié. Mais revenons à votre fille. Chaque fois qu'elle se réveillait la nuit, elle voyait cette tache blanche allongée sur son lit, se coller à elle, épouser ses formes, lui barrer le chemin quand elle voulait vous rejoindre dans votre chambre, lui fermer la bouche lorsqu'elle essayait de vous appeler. Elle a vécu des jours épouvantables, la pauvre petite. Elle vous a donné raison quand elle a cessé d'avoir cette vision après votre déménagement. Hélas ! Son corps était déjà atteint. Son esprit était parti. Vous aussi, vous étiez condamné sans le savoir.

L'homme se tut. Il regardait tour à tour les beaux-parents et le gendre.

— Vous avez dit tout à l'heure qu'un coq blanc avait été enterré dans la cour de mon ancienne maison. Pouvez-vous le déterrer ? lança Igowo d'un air de défi.

— Nous sommes venus ici pour cela. Venez avec nous. Il n'avait pas achevé qu'Igowo était debout.

— Allons-y, ordonna-t-il.

La villa était enfouie dans de hautes herbes depuis que personne ne l'habitait. Elle n'avait pas trouvé de nouveaux locataires et elle offrait un aspect de désolation. Les ronces léchaient les murs. Igowo poussa le portail qui grinça.

Le ganga tint tout le monde à distance. Il posa à l'en-

trée une espèce de plumeau composé de plumes rouges, noires, blanches et vertes. Le plumeau se mit à sautiller, se dirigea vers le garage, contourna une touffe d'herbe, puis s'arrêta.

— Creusez dans le cercle dessiné par le plumeau, cria-t-il. Sa voix avait complètement changé. Elle paraissait lointaine et mystérieuse. Il tendit à Ossany la pioche qu'il avait apportée. Le vieil homme recula, tendit la main, la retira, finalement la tendit de nouveau et prit la pioche.

— N'ayez pas peur, il ne vous fera pas de mal tant que je serai là, prononça le ganga. Ses cheveux crépus se tenaient raides sur sa tête. Ses yeux, rougis par la poussière et sans doute par le tabac — depuis qu'il était là, il n'arrêtait pas de tirer sur sa pipe — lançaient des éclairs.

Ossany empoigna résolument la pioche et se mit à creuser. L'outil frappa d'abord le gravier répandu sur toute la cour. Mais, à mesure que le trou s'agrandissait, la nature du sol changeait. Une couche de terre noire lui permit de creuser rapidement de quelques centimètres. Maintenant, la pioche s'engluait dans une couche de boue. Il creusa encore et sentit une certaine résistance. S'aidant de ses deux mains, il dégagea le monticule formé par la terre amassée autour du trou. Il donna encore un coup de pioche, ramena vivement l'outil vers lui. Un peu de terre rouge projetée alla tomber entre les pieds du ganga. Ils eurent tous un mouvement de recul, sauf le ganga qui tenait à la main la tête d'un coq que prolongeait un long cou d'où coulait du sang frais d'un rouge vif. Les plumes étaient lisses et immaculées. On aurait dit qu'elles n'avaient jamais été en terre. La tête remua et les quatre hommes et Ayila purent voir de grands yeux pleins de vie qui les fixaient.

Le ganga mit la tête dans sa besace après avoir sorti de sa poche des grains rouges qu'il mâcha en une bouillie avec laquelle il aspergea les yeux du coq. Il rangea aussi sa pioche rougie de sang.

— Accompagnez-moi, dit-il au vieux couple.

Sur le point de partir, il se tourna vers Igowo resté les yeux rivés sur le trou. Mpira se tenait derrière son cousin. Il leur jeta un long et profond regard, puis il suivit Ayila et Ossany.

Le ciel devint soudain rouge. « Une telle couleur n'a rien d'étrange car me voilà bien à Elonga... Il faudra que je sois solide », se disait Igowo.





Achévé d'imprimer  
sur les presses d'I.R.B.  
61300 L'Aigle

Dépôt légal : Janvier 1986